

LE PATRIMOINE DES COMMUNES DE LA GUYANE



FONDATION CLÉMENT

ATTIQUE
ÉDITIONS

Macouria



Macouria

Communauté de communes du Centre Littoral

Superficie : 377,5 km²

Population 2012 : 10 358 hab.

Habitants : les Macouriens, les Macouriennes

Cours d'eau : la rivière de Cayenne, la rivière de Montsinéry, la crique Macouria

Origine du nom : installée sur les terres basses, la commune reçoit le nom de la crique qui la parcourt.

Historique

Lors de la première expédition du capitaine Daniel de La Touche de La Ravardière en 1604, le territoire de Macouria est essentiellement peuplé d'Amérindiens. En 1644, le gouverneur Charles Poncet de Brétigny rejoint la pointe Macouria en chaloupe où il décède au cours d'une escarmouche avec les Amérindiens. Vers 1710, les jésuites, le père Lombard et le père Ramette, construisent la paroisse de Saint-Joseph à la pointe Liberté, anciennement pointe Monsigot, pour y évangéliser les Amérindiens. Ils y créent l'habitation Guatemala. La culture du cacao, du café et du rocou ainsi que l'importance de la ménagerie font de cette habitation un petit bourg avec plus de 300 fidèles.

Au XVIII^e siècle, le quartier se développe et de nombreuses habitations s'y implantent comme La Béarnaise, La Félicité ou Le Courbary. En 1847, les héritiers de l'habitation La Béarnaise la vendent au gouvernement et elle devient le bourg de Tonate, du nom de l'ancien propriétaire de l'habitation. En 1830, Macouria compte près de 1 600 habitants, dont la quasi-totalité (93 %) sont des esclaves cultivateurs, occupés à la culture du coton, de la canne à

sucre, du café et du rocou, mais aussi de cultures vivrières. La proximité de Cayenne permet d'écouler les surplus des cultures sur le marché. Le quartier de Macouria est alors un des plus riches de la colonie.

Après l'abolition de l'esclavage, les abattis prennent la place des cultures coloniales mais Cayenne attire une partie de la population qui décroît régulièrement. En 1976, le Bureau pour les migrations des départements d'outre-mer (Bumidom) lance une expérience agricole dans le domaine dit Madeleine-Constance, rebaptisé Carapa, à l'abandon depuis 1850, pour y implanter des exploitations individuelles, attribuées principalement à des Réunionnais se consacrant à l'élevage bovin, porcin et avicole pour la consommation locale.

Aujourd'hui, la proximité de Cayenne, reliée par le pont construit en 1976, attire de nombreux habitants et entraîne la création des nouveaux quartiers de Macouria qui ont vu le jour le long de la Nationale 1 : Soula 1, Soula 2, Maillard, Carapa, Préfontaine, Tonate, Césarée et Matiti.

CORDONS LITTORAUX DE SAINTE-AGATHE

XI^e-XVI^e siècles

9733005006

Les sédiments marins déposés sur le littoral de Guyane au cours de l'Holocène forment des cordons de sable parallèles au rivage, les cheniers. La plaine côtière de Guyane est constituée de terres basses, marécageuses et inondables. Dans cet environnement constamment soumis à la montée des eaux, les populations précolombiennes s'installent sur les sommets des cordons littoraux. Ces reliefs sont préservés des inondations et garantissent ainsi la sécurité des sites d'habitat. Entre le XI^e et le XIV^e siècles principalement, les Amérindiens y établissent des villages composés de carbet communautaires et/ou individuels. Des sites funéraires peuvent également y être associés. Des sites agricoles, appelés champs surélevés (voir ci-dessus), sont parfois aménagés à proximité, dans les zones basses inondables. Le site de Sainte-Agathe, observé sur plus de 2 km, s'étend probablement bien au-delà sur le cordon littoral. Cette occupation très dense livre un abondant mobilier céramique et lithique, ainsi que des concentrations de rejets de coquillages. Elle s'inscrit dans une période longue et récente (fin XIV^e - début XVII^e siècles) peu documentée pour les sites de cordon. Sainte-Agathe est en cela un site notoire et atypique.

CALEBASSE PALIKUR (TOMAWI)

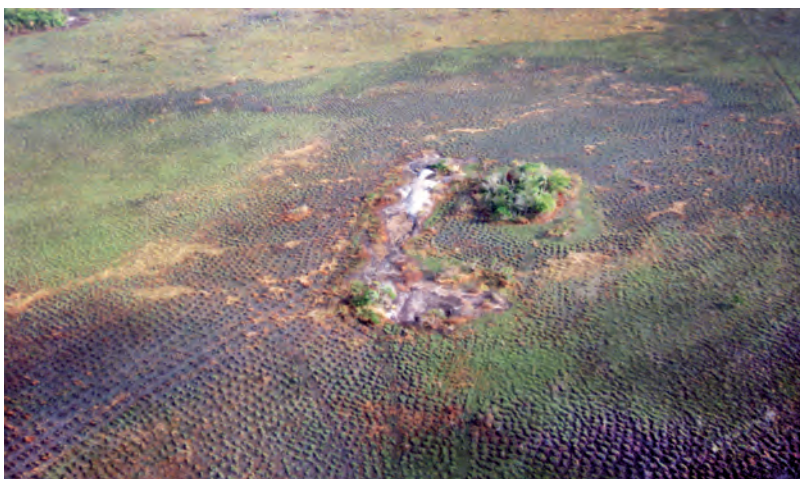
Calebasse (Crescentia cujete), écorce tinctoriale (Licamia heteromorpha)
Créateurs : Palikur

9733005047

La calebasse palikur figure parmi les plus utilisées dans tout l'Oyapock, au-delà des villages palikurs. Sur le littoral de Guyane, les Palikurs produisent de nombreuses calebasses destinées à la vente. Confectionnée avec le fruit du calebassier, arbre originaire d'Amérique tropicale, c'est le récipient amazonien par excellence. Il sert à boire les jus de fruits de palmier (wassay, comou...), le cachiri (bière de manioc) mais aussi le chibé, mélange rafraîchissant de couac et d'eau. Grâce à la



teinture naturelle tirée de l'écorce d'un arbre, nommé inutavuye en palikur, la calebasse est rendue imperméable et imputrescible. La couleur foncée du fond de la calebasse, de ses bords externes ainsi que les motifs pyrogravés sont typiquement palikurs. Ce sont les femmes qui confectionnent ces calebasses. Elles les ornent de parties d'animaux. Ici, la frise bordant l'objet représente les écailles de la tortue charbonnière.



CHAMPS SURÉLEVÉS

Savane Maillard

XI^e-XVI^e siècles

Terre

Culture barbakoeba et thémire (tradition arauquinoïde)

Les champs surélevés, particulièrement denses à l'est du bourg de Macouria, constituent le seul patrimoine précolombien visible de la commune. Ils sont construits sur toute la superficie de savanes ou le long de petites dépressions humides sinueuses. Ces buttes permettent la culture dans des aires inondables, notamment lors de poussées de population, dans les derniers siècles avant la conquête européenne.

JEAN-BAPTISTE TONAT

Cimetière de Cayenne

1775-1837

9733005011

Jean-Baptiste Tonat, exploitant cotonnier sur le site de l'actuel bourg, a donné son nom à ce quartier de Macouria.



POLISSOIRS DE LA CRIQUE AYA

Inselberg de la Trinité
Période précolombienne
Granite fin
Créateurs : Amérindiens
Dim. : 20 à 40 cm

9732006002

La crique Aya se trouve au pied de la Roche Bénitier. Autour, se trouve de nombreuses autres criques : Eau-Claire, Petit-Leblond, Leblond, Loutre, Mol, Eau Forte, Baboune et Cokioco.

Les polissoirs sont encore présents sur de nombreuses berges de fleuves guyanais et sur le littoral. Ils portent les traces de leur usure due aux mouvements répétitifs exécutés par les populations anciennes pour donner à la pierre la forme et le tranchant souhaités. Ils peuvent couvrir plusieurs rochers comme la centaine de polissoirs de la crique Aya qui ont été relevés par Nowacki-Breczewski et Puaux (1991), sur plusieurs dalles de granite. Les formes sont variées. Ici, 47 sont en fuseau, 42 ovales, 11 circulaires et il faut ajouter un fuseau dans un polissoir ovale. Leur nombre important peut être lié à l'intensité de l'activité sur ce site, à la densité de population et à la durée d'occupation de la zone d'habitat probablement proche de la crique, mais non retrouvée.

Le matériel archéologique associé aux polissoirs, retrouvés sur les berges, est très rare. Les quelques tessons retrouvés en surface, en très mauvaise conservation ne nous permettent pas de les attribuer à une culture archéologique connue.

Les Amérindiens qui vivaient, avant l'arrivée des Européens, depuis des millénaires en Guyane avaient su tirer parti de leur bonne connaissance des roches pour choisir, collecter, puis travailler grossièrement ou plus finement plusieurs types de pierres, afin de fabriquer des outils destinés aux activités domestiques, comme les lames de haches ou des objets à usages particuliers (ornementaux entre autres). L'utilisation des outils en pierre polie (et aussi taillée) cesse au moment où les Européens introduisent les outils et armes en fer, au tranchant plus efficace et durable, auprès des populations amérindiennes de la côte, dès le XVI^e siècle.



ROCHE GRAVÉE JANO

Fleuve Mana
Période Précolombienne
Pierre
l : 20 cm
Créateurs : Amérindiens

9732006001

La seule roche gravée de la Mana connue à ce jour a été découverte en 2008 par Jano, pirogier bien connu de ce grand fleuve. Sur un gros rocher, probablement un affleurement de dolérite, dans un virage de la rive gauche où le fleuve se rétrécit fortement, sont visibles, en période de basses ou moyennes eaux, deux figures très différentes. La première représente un cercle divisé en quadrant avec une cupule grossière de 2 cm de diamètre, creusée au milieu de chacun des quadrants. Les significations de cette figure peuvent être multiples. Il peut s'agir des quatre directions ou des quatre parties du monde, de représentations d'étoiles comme la Croix du Sud, bien visible dans l'hémisphère sud ou d'une fleur à quatre pétales. La seconde représente un demi-cercle divisé par un double trait vertical ; dans chacune des

deux parties ainsi délimitées se trouve un trait vertical. D'abord interprétée comme un *toukousipan*, la maison circulaire commune de réunion des Wayana, il semblerait plutôt qu'il s'agisse d'une représentation de masque, avec les ouvertures pour les deux yeux. Effectivement, les masques jouent un rôle important dans les cultures amazoniennes, et hormis le masque en pierre trouvé près d'Albina au Surinam, nous n'avons aucune preuve directe d'utilisation de masque pour la Guyane, alors que ceux-ci abondent pour les périodes plus récentes. Quoi qu'il en soit, la Mana avec ses dizaines de sauts plus ou moins dangereux n'est pas d'accès facile ; elle doit recéler de nombreuses autres énigmes archéologiques.



URNE FUNÉRAIRE DE CULTURE BARBAKOEBA

Couachi

Entre 1052 et 1264 ap. J.-C.

Créateurs : Amérindiens

9732006004



Couachi
e s t
aujourd'hui un site

que se réapproprient petit à petit les Kali'na de Mana. À l'origine, il s'agit d'un village kali'na habité dans la première moitié du XX^e siècle. Il est abandonné dans les années 1950. Puis, 30 ans plus tard, les anciens habitants reviennent et occupent de nouveau les lieux.

Si l'ancien village était au bord du fleuve Mana, aujourd'hui, les Kali'na s'installent le long de la piste qui y mène. Cette nouvelle occupation fait rejaillir des vestiges beaucoup plus anciens que ceux datant du début du XX^e siècle.

Lors du défrichage et de la mise en culture des terres, de nombreux tessons de céramiques précolombiennes sont mis au jour. En 2012, plusieurs urnes funéraires sont découvertes. Elles sont de forme globulaire, sans décors ou simplement ornées de motifs modelés et appliqués. Deux d'entre elles contiennent des ossements humains.



CHAMPS SURÉLEVÉS DE MANA

Terre Rouge

1000 - 1400 ap. J.-C.

Culture Barbakoeba

(tradition Arauquinoïde)

9732006007

De prime abord, il semble qu'il y ait peu de sites de champs surélevés précolombiens dans

la commune, par rapport aux autres parties du littoral occidental de Guyane française. En réalité, beaucoup de ces buttes ont été détruites par la construction d'immenses polders il y a quelques années. Cela soulève le problème de conservation de ce patrimoine qui n'est pas protégé et de plus en plus souvent irrémédiablement éliminé par les aménagements modernes.

SITE À FOSSÉ D'ANGOULÈME

Angoulême

Céramique en cours de dégagement

9732006005

Le site d'Angoulême qui domine un méandre de la Mana est implanté sur un relief remar-

quable formant promontoire, dont l'entrée par voie forestière est barrée par un fossé et une levée de terre. Il correspond ainsi à ce que l'on appelle un éperon barré. Dans son état actuel, le fossé amérindien mesure une dizaine de mètres de long pour environ 1,80 m de large et 2 m de profondeur. Il s'agit du seul site à fossé recensé pour l'heure à proximité relative de la bande côtière de l'ouest guyanais.

La découverte de mobilier céramique d'influence stylistique Koriabo ainsi qu'une datation placeraient l'occupation de ce site dans une fourchette chronologique tardive, au cours du XV^e siècle, soit peu de temps avant l'arrivée des Européens.

Bien que très perturbé par la construction de structures d'habitat, le site d'Angoulême est encore loin d'avoir livré tous ses vestiges et l'intérêt archéologique pour cet éperon barré devrait être bientôt reconsidéré.



ÉVENTAIL À FEU WAYANA (ANAPAMÏT)

1990
Arouman (*Ischnosiphon arouma*),
roseau à flèche (*Gynerium
sagittatum*), pite (*Bromelia
karatas*)
Créateurs : Wayana
Musée des cultures guyanaises
9732053037

De manière originale, les Wayana tressent leur éventail à feu de forme rectangulaire avec des fibres d'arouman. Certains peuvent le tresser avec des fibres tirées de la hampe florale du roseau à flèche, ainsi l'ouvrage sera plus résistant.

Cet outil est indispensable aux femmes wayana afin d'éventer le feu de cuisson mais également, utilisé comme une spatule, afin de retourner la galette de manioc sur la plaque de cuisson en métal.

Les hommes wayana ornent ces éventails à feu de motifs figuratifs, ici c'est *panawan*, la chauve-souris qui est représentée sur le corps de cette vannerie.



BANC SIMPLE WAYANA (KOLOLO)

Créateurs : Wayana
Musée des cultures guyanaises 9732053040



PARURE DE DOS DES TEPIEMS : ALIKËTË - WALIKTA

Années 1980
Duvets d'agami et d'ara, plumes de toucan,
élytres de scarabée, coton
Créateur : M. Kuliyanan
Collection privée André Cognat 9732053071

Cette parure fabriquée dans les années 1980 par M. Kuliyanan est utilisée au cours de la cérémonie du maraké lors de la danse des *Tepiems* (candidats à l'épreuve). Elle est fixée autour du cou du danseur à l'aide de la cordelette en coton et elle retombe sur le dos.

La structure de base est un tissage en coton épais avec, de chaque côté, deux petites lianes de duvets d'agami. Les motifs décoratifs centraux utilisent des duvets de ara de différentes couleurs avec en dessous des plumes noires de toucan. Le tout se termine par de petites grappes d'élytres de scarabée (*lapok-lapok*)

qui, en plus de leur beauté, provoquent des frémissements musicaux au rythme du danseur. Le plus souvent le support est en vannerie plus facile à réaliser que le tissage coton.



CANOT À CACHIRI (KANAWA OKÏ ENÏ)

Créateurs : Wayana
Musée des cultures guyanaises 9732053041



BANC TEKÓ BICÉPHALE (*PADZE APIKA*)

1932

Bois (*Carapa guianensis*)

Créateurs : Teko

Dim. 95 x 35 x 20 cm

Musée du Quai Branly

N° collection 71.1932.9.5

9732053053

Ce banc bicéphale teko a été sculpté dans une seule pièce de bois de carapa. Les deux têtes représentent un animal important dans la mythologie teko : l'Urubu à deux têtes. Maître des ciex mais également héros civilisateur des Teko. Ce type de banc représente un ustensile important du chamanisme, *padze* en teko, d'où son nom *padze apika* (banc de chamanisme). Les Urubus sont de puissants esprits auxiliaires des chamanes.



CARBET TOLINGA

Sur l'île en face d'Antecume-Pata

Vers 1960

Bois, tôle

9732053085

Cet ancien carbet, situé sur une petite île en face d'Antecume-Pata, date des années 1960. Il appartenait à l'ancien Grand Man des Boni, Tolinga, originaire de Papaïchton. Ce personnage charismatique a d'abord été interprète-médiateur officiel entre l'administration, le préfet Vignon, et les populations Amérindiennes, dans les années 1950. Son mariage

avec Madame Mamaya, de père boni et de mère wayana, explique cette résidence secondaire. Après le décès du Grand Man Difou, dans les années 1960, Tolinga est élu Grand Man par la population, puis il devient le premier maire de la nouvelle commune de Papaïchton. Il a néanmoins conservé son habitation traditionnelle en changeant la toiture d'origine en feuille par une toiture en tôle. Jusqu'aux dernières années de sa vie il venait, de temps en temps, dans sa « maison de campagne », selon son expression. Depuis quelques années déjà ce carbet est pratiquement à l'abandon.

PARURE DE TÊTE (*HAMELE*)

Village Pivima (Antecume-Pata)

Années 1980

Roseau végétal (*Wama*), cordelette végétale (*kulaiwat*), plumes de poules et de boccos, arouman, coton

Créateur : M. Pilima

Collection privée André Cognat 9732053073

Pour cette coiffure rituelle, l'artisan commence par préparer plusieurs cercles en arouman (roseau végétal dit *wama*), attachés par une fine cordelette végétale (*kulaiwat*) en vérifiant le tour de tête du futur acquéreur. Il confectionne ensuite une bandelette de plumes blanches de poule et une autre bandelette de plumes noires de hocco. Ces bandelettes sont ensuite fixées sur le support en arouman à l'aide d'un fil en coton. Pour terminer on ajoute trois tresses de coton, pour la décoration, directement sur le tour de tête : deux pendent sur le visage du danseur jusqu'au niveau des genoux, la troisième dans le dos. Cette coiffure peut être utilisée aussi bien par les femmes participant à certains rites de *maraké* (danse de Kalou et danse des Tepiems) que par les hommes au cours de différentes danses.



BRIQUETERIE LA CÉRAMIQUE DE GUYANE

1960, 1974

Créateur : Paul Rullier

9733007023

L'ancienne briqueterie La Céramique de Guyane, située entre le rond-point Félix-Eboué et le côté gauche de la route menant à l'aéroport, est créée en 1960 par quatre entrepreneurs, dont Paul Rullier qui en est le directeur et le principal animateur. Dotée de deux fours et d'un grand hangar abritant les équipements propres à la transformation de l'argile et au séchage des produits, l'usine fonctionne jusqu'en 1974. Elle produit, à partir d'une argile noire, dite « terre à brique », collectée sur place et acheminée par wagonnets Decauville, des briques pleines et creuses ainsi que des



claustra. Ces produits servent à la construction d'édifices comme l'hôtel des Roches de Kourou. Elle emploie une vingtaine d'ouvriers, hommes et femmes, dont Gaston Césaire, maître-chauf-

feur de la briqueterie Melkior-Thémire. Le site abandonné est aujourd'hui recouvert par la végétation. Seules les fosses d'extraction ennoyées sont facilement accessibles.



PIDEG

Port du Larivot

1961-2009

Photo de la salle des machines de l'usine en

1963,

Archives départementales de Guyane

9733007020

La richesse des eaux guyanaises en crevettes de grande taille (shrimps) fut confirmée en 1961 par des essais de pêche au chalut. La

société des Pêcheries internationales de Guyane (PIDEG), créée par un groupe d'entrepreneurs de la pêche pour le traitement de cette ressource halieutique d'exportation, fit construire entre 1961 et 1963 au port du Larivot des équipements et y fit venir une flotte de chalutiers de fabrication américaine : un bâtiment principal abritant salle de manutention, chambre de congélation, une centrale électrique, une usine à glace, des logements d'ouvriers individuels dessinés par Serge Sandot dans le courant moderniste. La PIDEG, employant plusieurs dizaines de personnes (ouvriers d'usine, chalutiers), fut parfois présentée comme l'un des fleurons économiques de la Guyane. La PIDEG fut liquidée définitivement en 2009.

GALLODROME PITT « CHEZ SIRO »

Chemins La Désirée

Fin des années 1980

Bois, béton, tôle

9733007026

L'arène en bois est composée de trois rangées de gradins qui se superposent autour de l'aire de combat où se battent les coqs par couple de même poids, sous l'oeil assidu d'un juge arbitre. De tradition très ancienne aux Antilles et en Guyane, les combats de coqs sont ici tolérés, à l'instar du nord de la France, en tant que coutume ancestrale et populaire. « Chez Siro », la ferveur des passionnés résonne chaque dimanche après-midi de saison, de janvier à août.





PONT DU LARIVOT

1976,
Béton, métal
Créateur : entreprise Dumez
l : 1,225 km 9733007022

D'une longueur de 1,225 km, le pont routier à deux voies du Larivot est le plus long de

Guyane. Il enjambe la rivière de Cayenne, assurant une continuité de la RN 1 entre les communes de Matoury et de Macouria. Construit par l'entreprise Dumez et mis en service en 1976, il se compose de 35 travées de 34 m de longueur environ et repose sur 34 piles composées chacune d'un chevron massif en béton reposant sur 6 à 8 pieux. Ces pieux sont des tubes métalliques remplis de béton armé.

Un trottoir piétonnier longe chaque voie, sécurisé par un garde-corps métallique. Il est depuis sa construction l'un des hauts lieux de la pêche à la ligne. Viaduc le plus emprunté de Guyane, il est fermé entre novembre 2009 et mars 2010 pour travaux d'urgence sur des piles affaiblies. En raison de l'augmentation du trafic et de l'importance stratégique du pont, son doublement est envisagé.



TEMPLE HINDOU, ASHRAM DE MATOURY

Chemin Morthim
1991
Béton, tôle 9733007027

Construit au tout début des années quatre-vingt-dix, ce temple est l'un des deux seuls du département à accueillir la communauté hindouiste. Les hindous de Guyane sont originaires essentiellement du Guyana et du Surinam voisins où de nombreux travailleurs indiens ont été engagés après l'abolition de l'esclavage. Les principales fêtes de l'hindouisme telles que Hôli ou Diwali y sont annuellement célébrées.



BAGNE DES ANNAMITES : LA PRISON

Crique Anguille, Tonmégrande
Début XX^e siècle
béton armé, fer, métal 9733013057

Face au nombre d'évasions constatées dans les premiers mois d'occupation, un arrêté du gouverneur du 22 mars 1932 prévoit la création d'un quartier disciplinaire de correction dans

chaque poste du territoire de l'Inini. Ce quartier prend la forme à Crique-Anguille d'une double rangée de cellules en béton armé, fermées au-dessus par des rangées de rails de chemin de fer et recouvertes d'un grand hangar métallique. Grâce à un chemin de ronde en hauteur, les gardes surveillent les cellules individuelles de 2 m². À quelques pas de l'ancienne prison, le plus important vestige en élévation du site, est érigé en 2008 un panneau commémoratif en hommage aux déportés annamites.



BAGNE DES ANNAMITES : LA CUISINE DES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS

Crique Anguille, Tonmégrande
Première moitié du XX^e siècle 9733013056

Chaque partie du camp de Crique-Anguille était pourvue de ses propres cuisines, composées au moins d'un four et du matériel d'exploitation. À flanc de colline et à proximité d'un puits maçonné, les vestiges de la cuisine

des tirailleurs sénégalais sont les mieux conservés : deux fours, parés de briques vernissées, et leur cheminée de brique et moellon de pierre, haute de plus de 2 m, des éléments métalliques forment un édifice de 9 m de long sur 5 de large environ, autrefois couvert et fermé par un bardage en bois. L'édifice, consolidé en 2014 par l'association Cham dans le cadre des nouveaux aménagements du site, a révélé sa structure interne et l'origine d'une partie des briques (briqueteries Melkior et pénitentiaires).

BAGNE DES ANNAMITES : LES LATRINES

Crique Anguille, Tonmégrande
Première moitié du XX^e siècle
Briques, pierres, ciment, béton moulé
9733013055

De nombreuses latrines, simples ou doubles, avec emmarchement frontal, implantées en périphérie des trois quartiers, témoignent des préoccupations hygiénistes et sanitaires des concepteurs du camp de Crique-Anguille. Dans le quartier pénitentiaire, chaque bloc de latrines, maçonné en brique et pierre liées par un ciment grossier et doté d'un bac en béton moulé avec repose-pieds striés, est associé au pignon d'un bâtiment. À l'arrière du bloc, une trappe où l'on positionne une tinette, permet d'évacuer les déjections. Chaque toilette est fermée de tous côtés par une structure en bois.





BAGNE DES ANNAMITES : LES PUIITS

*Crique Anguille, Tonnégrande.
Début XX^e siècle*

Une petite crique passe au pied des trois collines du site de Crique-Anguille à près d'un kilomètre de la rivière Tonnégrande. Son débit, notamment en saison sèche, est trop faible pour alimenter trois cents personnes en eau courante. Plusieurs puits maçonnés avec margelle répondent aux besoins en eau potable de chaque quartier.

CRABES DE TONNÉGRANDE

*Tonnégrande
XX^e siècle* 9733013078

La fête du saint patron de Tonnégrande, saint Louis, attire chaque année de nombreux amateurs venus déguster au bourg des crabes de palétuvier, aux pattes violacées et à barbe, préparés de différentes manières, farcis, en bouillon, en pimentade, avec du riz. On capture les crabes plus facilement au moment des grandes marées alors qu'ils se rassemblent comme hébétés et saouls sur les berges de la rivière et des criques environnantes. Les anciens utilisaient différentes vanneries, poches ou nasses (goli, kweke, croucrou), pour les conserver le temps de le pêche. Les festivités de la saint Louis permettent ainsi de perpétuer une tradition culinaire ancestrale fondée sur un phénomène naturel original qu'explore pour l'occasion l'artiste sculpteur René-Claude Bourdon, alias Kech.



BAGNE DES ANNAMITES : LA VOIE FERRÉE

*Crique Anguille, Tonnégrande
Première moitié du XX^e siècle* 9733013059

Le site de Crique-Anguille n'est pas situé à proximité immédiate d'une voie navigable. Son accès se fait en deux temps : d'abord par la rivière à partir de Cayenne ou du bourg de Tonnégrande, puis par voie ferrée de type

Decauville à partir du dégrad du saut de Tonnégrande ou à partir de port Inini.

La voie d'une longueur de 4,5 km arrive dans le fond des collines grâce à des travaux de terrassement importants et des ponts maçonnés et busés.

Cette voie est pensée comme le premier tronçon d'une voie qui doit désenclaver le territoire de l'Inini et rejoindre après Crique-Anguille Saut-Léodate sur le Kourou puis le Sinnamary et la Mana.



URNE QUADRANGULAIRE DE TROU RELIQUAIRE

*Trou Reliquaire, Montagne Bruyère
Époque précolombienne
(période de contact, après la Conquête)
Céramique*

Créateurs : Amérindiens

L : 59 cm ; l : 29,5 cm ; H : 12,5 cm

Musée départemental Alexandre Franconie

9731014005

Dans la grotte funéraire de Trou Reliquaire, sur la Montagne Bruyère, Henry Petitjean-Roget, spécialiste des sociétés amérindiennes des Antilles, collecte une urne funéraire rectangulaire appartenant au complexe Aristé récent (XV^e - XVII^e siècles). Cette urne sub-rectangulaire avec motifs rouges sur fond blanc et un couvercle de 6,5 cm de haut est un peu différente de l'urne trouvée à Trou Delft ou des urnes anthropomorphes décorées, comme



celle de Trou Montagne. Cette urne quadrangulaire est datée du XVII^e siècle à partir d'objets européens trouvés *in situ* (une coupelle et des perles de verre de couleur bleue et blanche). Or, rien ne dit que cette céramique n'ait pas été fabriquée deux cents ans auparavant, et conservée précieusement pour y

déposer successivement les os des morts de telle famille ou telle lignée. La tradition des sépultures en urnes funéraires des trous de l'Oyapock perdure jusqu'au XVII^e siècle, voire jusqu'au début du XVIII^e siècle, avant de disparaître avec la christianisation des populations amérindiennes.



URNE ANTHROPOMORPHE DE TROU MONTAGNE

*Trou Montagne, Montagne Bruyère
Époque précolombienne
(période de contact, après la Conquête)
Céramique*

Créateurs : Amérindiens

H : 31,5 cm ; Diam. à l'ouverture : 23,5 cm

Musée départemental Alexandre Franconie

9731014004

Dans la grotte funéraire de Trou Montagne, sur la Montagne Bruyère, cette petite urne anthropomorphe est découverte par H. Petitjean-Roget, aidés de bénévoles.

Selon les sources historiques, les individus décédés étaient lavés, peignés, enduits de roucou (*bixa orellana*), parfois mis dans leur hamac, parfois dans un linceul de coton puis soit enterrés dans une fosse, soit incinérés. Dans le premier cas, les os décharnés par leur séjour dans la terre, étaient rassemblés et mis dans une urne, elle-même déposée avec les atours du défunt dans une cavité. Il s'agissait tout simplement d'un retour dans le « ventre de la Terre-Mère », d'où naissent tous les humains. Sur cette magnifique urne anthropomorphe, les yeux, les oreilles, le nez, la bouche, les bras et le nombril sont délicatement façonnés par des pastilles et colombins fins ; le corps est décoré de motifs rouges, indéchiffrés à ce jour.

Les urnes sont des objets rares et probablement réservés aux membres de l'élite religieuse ou politique. On peut se demander si, dans le cas présent, il s'agit d'un enfant, car l'urne est petite. Les conditions de conservation et de collecte du matériel ne nous permettent pas d'en dire beaucoup plus.

Datée à partir du matériel colonial trouvé *in situ*, une coupelle et des perles de verre de couleur bleue et blanche, on estime sa fabrication au XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle, de la phase Aristé récent. Mais là encore, rien ne dit que cette céramique Aristé n'ait pas été façonnée deux siècles auparavant, et conservée avec soin par plusieurs générations pour y placer successivement les os de leurs morts.

PERLES DE TROU DELFT

Trou Delft, Montagne Bruyère
Époque précolombienne
Verre
Créateurs : Européens
Diam. : 0,5 cm
Service régional de l'archéologie de Guyane
9731014006

Dans la grotte funéraire de Trou Delft, sur la Montagne Bruyère, H. Petitjean-Roget, aidé de bénévoles, découvre les fragments de plusieurs urnes funéraires Aristé récentes (XV^e - XVII^e siècles) dont deux complètes : une anthropomorphe, une rectangulaire et une sub-rectangulaire, associée à des perles de verre bleues provenant d'Europe, ainsi qu'une assiette en faïence bleue et blanche fabriquée à Delft (Pays-Bas). La couleur bleue des perles et de l'assiette a dû attirer l'œil des Amérindiens, pour qui le symbolisme du bleu-vert était associé à la fertilité et à la fécondité. Les pectoraux, pectoraux ou colliers, que l'on



retrouve aujourd'hui lors des fouilles, sont souvent en « pierre verte » (jadéite, amazonite, néphrite, etc.), mais d'autres ornements découverts étaient en matériaux d'origine végétale (tresses de fleurs, coton, bambous...), animale (dents de pécarari, plumes...) ou en coquillage.

« Les femmes mettent leurs bracelets au poignet, et les hommes au-dessus du coude. Elles portent aux mollets, dès l'âge de trois ans, de larges bracelets faits de fil de coton de couleur rouge, qui leur pressent les jambes de telle sorte qu'ils les empêchent de grossir. Les jeunes hommes portent en ban-

*doulière des baudriers de dents de divers animaux. Les hommes et les femmes ont l'habitude de porter des boucles non seulement aux oreilles, mais même à la lèvre inférieure, et aux narines ; ces boucles sont faites d'un certain métal qui ressemble à du cuivre doré. Les hommes portent de plus des plaques de ce même métal, larges comme la paume de la main, et qu'ils appellent caracoli, et qui battent sur leur poitrine » (Père Pelleprat, 1655). L'utilisation du mot *caracoli* (coquillage en espagnol) nous fait penser que les boucles dont parle Pelleprat sont faites dans ce matériau, et non en métal.*

La coupelle et les perles de verre de couleur bleue et blanche de ce site sont datées du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle. Ces objets européens nouvellement arrivés en Guyane sont considérés comme des objets de prestige, et il ne fait aucun doute que le ou les individus qui étaient mis au repos dans ces urnes étaient importants pour leur communauté.

ROCHES GRAVÉES DE OUANARY - SITE DE LA CARRIÈRE DU BAGNE

La Montagne d'Argent
Époque précolombienne
Pierre
Créateurs : Amérindiens
Pierre : H : 2 m ; motif : H : 40 cm
Site inscrit MH (2002) 9731014002

À l'ouest des principaux vestiges du pénitencier, sur la côte est, dans ce qui fut une carrière pour les bagnards, Guy et Marlène Mazière répertorient également cinq ensembles, numérotés de « A » à « E ». Un motif, assez semblable à celui de l'île Saint-Joseph, ainsi qu'une tête de facture caraïbe, sont les motifs les plus significatifs de ce site en grande partie détruit par le bagne.



L'attribution des figures rupestres reste difficile à définir. Ce pourrait être des Caraïbes installés bien avant la Conquête européenne en Guyane, ou les Yayos chassés de Trinidad par les Espagnols, un des derniers peuples caraïbes arrivés sur la côte des Guyanes après la Conquête.

D'autres pétroglyphes sont aussi conservés sur l'île Saint-Joseph, sur l'île la Mère et sur la Montagne d'Argent, ce qui n'est pas une coïncidence. Certains des peuples anciens de la côte des Guyanes étaient attirés par l'environnement maritime et aquatique, peut-être pour des raisons idéologiques et spirituelles.



MAISON CRÉOLE

Bonville
Années 1930-1940
Bois, tôle ondulée

C'est une maison au style architectural boni, avec une toiture en bâtière à forte pente. La porte d'entrée est ornée de gravures (*timbe*). Cette maison appartient à la famille Banto. Sa fille Ma-Kula (Makele Akomedi) en est l'héritière depuis les années 1950.

La maison à gauche, appartenant à Ma-Bonto, date des années 1930-1940. A sa mort, au début des années 1950, elle l'a léguée à sa fille Ma-Néfé.



MAISON SAAMAKA

Bonville
1940-1950
Bois, tôle ondulée, ciment

9732062044

Maison épousant le style architectural saamaka construite en bois et tôle ondulée. La terrasse en ciment de l'entrée date du début des années 2000.



MAISON GAANMAN OCHI

Bonville
Début 1890

Construite au début des années 1890, cette maison a subi des réparations tout au long du XX^e siècle. Il s'agit de la première maison de la lignée de gaanman du clan Dikan. Elle est nommée *ondoo feni*, maison du savoir retrouvé.



MAISON

Boniville
Années 1940-1950
Bois, tôle ondulée

9732062041

Cette maison en bois au style architectural boni, sur pilotis et à la toiture en bâtière à forte pente, appartient à papa Peenom.

MAISON DE TYPE CRÉOLE

Boniville
Fin 1950-début 1960
Bois, tôle ondulée
Créateurs : Boni
 9732062045

Cette maison à deux niveaux, en bois et tôle ondulée, possède un escalier intérieur. Elle a appartenu à Papa Finkual Zouti, conseiller municipal de Papaïchton entre 1969 et 1977. La maison à gauche lui appartient également. Il

s'agit de sa première maison qui date des années 1930-1940. La couverture en feuille de wai a été remplacée par la tôle au début des années 1960.



EXTRACTEUR DE JUS DE CANNE À SUCRE

Boniville
 2000
Bois (kè)

9732062052

Cet outil restauré permet de presser la canne pour en extraire le jus. Il rappelle le passé esclavagiste et marron. Son emplacement actuel remonte au début des années 1890.

MORTIER EN PIERRE

Époque précolombienne

Pierre

Créateurs : Amérindiens

Diam. : 16,5 cm ; H : 16,5 cm 9731001015

Ce mortier ou creuset en roche basaltique très dense, de couleur noirâtre, est décoré d'une tête d'oiseau, avec une sorte de queue.

C'est un objet exceptionnel par sa facture, son matériau et son unicité. Il est retrouvé au fond de l'Approuague hors-contexte archéologique, et ne peut être attribué, en l'état actuel des connaissances, à une culture archéologique connue.

Il a un diamètre de 16,5 cm pour une hauteur de 16,5 cm. La partie



supérieure circulaire est excavée et a dû certainement servir à la préparation de produits particuliers (hallucinogènes ou autres) lors de rituels ou cérémonies. La base est complètement lisse et a peut-être été employée pour écraser des graines, des fruits...

L'oiseau représenté a les caractéristiques de l'urubu, un oiseau important dans les mythologies et cosmogonies amérindiennes de

Guyane. Pour les Tekos, selon Damien Davy, le héros culturel Ka' akatuwan, « a rapporté de chez l'urubu à deux têtes, les motifs, l'usage de la plante à vannerie, l'arouman, ainsi que les formes de toutes les vanneries ». Les Palikur ont un récit mythique similaire dans lequel le héros descend du ciel pour enseigner aux siens la vannerie.

STATUETTE FÉMININE PEINTE

Époque précolombienne

Céramique

Créateurs : Amérindiens

H : 17 cm ; l : 11 cm 9731001021

Dans un style un peu différent des deux statuettes non peintes (peut-être à cause de l'érosion au fond du fleuve), une statuette plus massive, peinte en rouge et noir, présente les mêmes caractéristiques : une tête avec des incisions et des traces encore visibles de peinture rouge, un corps évasé avec des bras fins composés de pastilles aplaties entre les doigts et des peintures ou tatouages en lignes parallèles de haut en bas du thorax.

Cette statuette mesure 17 cm, la face est aplatie.

Les bras, à peine suggérés par un cordon pastillé fin, sont joints sur le ventre et les jambes repliées sous les fesses. Les jambes arrondies sont peintes en noir. La statuette



présente une ouverture de 4 cm sur le sommet de la tête ; elle a peut-être servi de récipient pour un breuvage calmant les douleurs de l'accouchement. Les interprétations de matériel hors-contexte archéologique sont toujours délicates et sujettes à critique ; nous préférons nous en tenir à cette simple remarque dans l'état actuel des connaissances. L'état de conservation de cette pièce n'est pas excellent, mais c'est une des pièces maîtresses des collections précolombiennes guyanaises. Elle a quelque ressemblance avec des objets provenant du Moyen Amazone, d'où elle pourrait provenir.



STATUETTE DE FEMME EN TRAIN D'ACCOUCHER

Époque précolombienne

Céramique

Créateurs : Amérindiens

H : 13,5 cm

9731001020



Cette statuette mesure 13,5 cm et présente une ouverture de 2,5 cm sur le sommet du crâne ; elle a peut-être servi de récipient pour un

breuvage calmant les douleurs de l'accouchement. Sans pouvoir l'attribuer à une culture archéologique guyanaise connue, elle pourrait appartenir à la culture Koriabo (le pastillage des bras et des yeux est très ressemblant à ce qui existe sur certaines poteries caractéristiques de la tradition koriabo).

La femme dans les civilisations amazoniennes anciennes est rarement représentée. Ces statuettes sont, de ce fait, remarquables.

FIGURE ANTHROPOMORPHE PEINTE

Précolombien

céramique

Créateurs : Amérindiens

H : 15 cm

9731001024

Cette figure anthropomorphe peinte mesure 15 cm et a été brisée de façon asymétrique au niveau du cou. Les motifs rouges et noirs sont peints sur un fond blanc. On peut souligner les peintures faciales noires sur les joues, rouge pour les yeux et autour du nez. Il est difficile d'attribuer définitivement une culture archéologique à cet objet ; les remarques émises pour la tête de jaguar sont valables pour cette magnifique tête-trophée, qui était peut-être emmanchée sur un sceptre, comme réminiscence de la tête d'un ennemi mort ou sacrifié.

POT TORIQUE DÉCORÉ D'APPLIQUES ANTHROPOMORPHES ET ZOOMORPHES

Époque précolombienne Koriabo
Céramique

Créateurs : Amérindiens

diam. : 12,2 cm - H : 13,3 cm

9731001017

Ce plat décoré est un pot torique (à renflement sur panse), de couleur gris-noir. Il a un diamètre de 12,2 cm et une hauteur de 13,3 cm. Deux anses anthropomorphes, deux têtes de tortues et quatre têtes de grenouilles constituent le décor appliqué de ce pot à la



symbolique très riche. Un homme et une femme sont nettement reconnaissables à leurs attributs sexuels bien marqués. Ils sont associés aux grenouilles et tortues, animaux liés en Amazonie, à la fertilité. Le style de pastillage des yeux, la facture des membres et la forme du pot permettent de le rattacher au complexe Koriabo daté pour le Plateau des

Guyanes, entre 900-1000 et 1700 de notre ère. Ce pot est malheureusement dans un état de conservation relativement médiocre, en comparaison d'autres pièces provenant de l'Approuague. Il est très encrouté, ce qui veut dire qu'il a eu une fonction utilitaire avant un usage plutôt symbolique, funéraire ou rituel.

JAGUAR PEINT

Époque précolombienne
Céramique

Créateurs : Amérindiens

H : 10 cm

9731001022

Dualité homme-animal, les peuples amazoniens humanisent les animaux et les végétaux, qui sont perçus dans les rêves, les mythes ou les activités concrètes de pêche, de chasse ou de cueillette comme des sociétés humaines. Les métamorphoses entre hommes et animaux sont donc possibles. La dualité homme-animal a son pendant : la dualité du corps sexué. Le corps de la femme doit être dompté par les hommes qui ainsi contrôlent leur fécondité.

La tête de jaguar modelée mesure 10 cm. Elle est conservée jusqu'au cou. Cet objet est en fait le fragment d'un élément de préhension d'un plat relativement grand, la partie du cou est incurvée et est collée, très probablement à une panse de grande jarre. Les motifs sont peints en noir et rouge sur un fond blanc. Les oreilles, la narine et la gueule sont modelées finement. La culture archéologique n'est pas connue, même si les couleurs et la qualité



technique de la pâte nous font penser aux céramiques du style Aristé, voisin de l'Approuague.

Les deux têtes anthropomorphes et zoomorphes illustrent la dualité des êtres, la vision du monde amérindien, avec des frontières floues entre les humains et les animaux, le chamane n'est-il pas désigné par l'homme-jaguar (F. Grenand, 1982). Le jaguar symbolise la force et la puissance dans toute l'Amérique précolombienne. Dans les Andes, en Mésoamérique, chez les Olmèques et les Mayas, les représentations de jaguars abondent.

Pour les Mayas, il est le soleil nocturne du monde souterrain et personnifie la mort et l'au-delà. Il protège les familles royales, dont les souverains portent souvent le nom. Les jaguars sont, dans les mythes tatoués, les ancêtres des Blancs qui fascinent les Amérindiens. L'homme-jaguar s'attribue donc les pouvoirs sumaturels de l'animal, souvent en se tatouant des taches noires, comme les motifs en « virgule » que l'on retrouve sur certaines céramiques funéraires Aristé.

STATUETTE FÉMININE - OREILLE PERCÉE

Époque précolombienne
Céramique

Créateurs : Amérindiens

H : 24,6 - l : 16,6 cm

9731001019

Les représentations anthropomorphes sont nombreuses dans les civilisations amazoniennes. C'est aussi le cas dans l'art rupestre. Nous interprétons ces figurations comme le signe de la volonté de s'identifier comme humain face au monde animal, de se différencier des autres groupes humains par des graphismes originaux. Mais ces objets montrent peut-être aussi la volonté et le désir de créer des formes esthétiquement agréables, et empreintes de symbolismes profonds.

La statuette présentée ici est interprétée comme celle d'une femme en train d'accoucher, à la manière amérindienne : les mains sur le ventre, à genoux, les fesses reposant sur les talons. Il apparaît sans trop forcer l'interprétation, que cette pièce ainsi que cinq autres de femmes au ventre arrondi, font clairement référence à la fécondité féminine.

Cette statuette mesure 24,6 cm, la face est aplatie, un trou dans le lobe de l'oreille laisse penser qu'elle avait une boucle ou un ornement peut-être en matériau périssable, plume ou végétal. Les bras, à peine suggérés par un cordon pastillé fin, sont joints sur le ventre et les jambes repliées sous les fesses.





HABITATION LOYOLA

Rémire

XVII^e-XVIII^e siècles

Créateur : père Jean Grillet

Site inscrit MH (1993)

Dessin : vue de l'habitation Loyola en 1730

par Gérard Hébert (SHAT, Vincennes)

9733009020

L'habitation de Loyola, couvrant dans son intégralité plus de 1000 hectares, a été un établissement de premier plan, tant en Guyane que dans toute l'aire coloniale française des XVII^e-XVIII^e siècles. À l'origine de sa fondation se trouve le grand projet des jésuites en Amérique, « amener du feu sur la terre », c'est-à-dire évangéliser les peuples « sauvages » – les Amérindiens –, du nord au sud de l'immense continent américain. Les jésuites arrivent en Guyane en 1666. Ils ont une tâche immense à accomplir. Animé par un nombre restreint de religieux, à peine une centaine en un siècle, l'ordre règne sans partage sur toutes les affaires spirituelles de la colonie. Il assure la desserte des paroisses, la catéchèse des esclaves et des colons, l'enseignement des enfants, et la fondation de missions indiennes pour accomplir son vaste dessein d'évangélisation. L'ordre puise les ressources financières nécessaires dans la grande agriculture colo-

niale, seule activité à même de procurer des revenus. En Guyane, les jésuites sont à la fois des guides spirituels et des entrepreneurs esclavagistes à la tête d'exploitations agricoles souvent prospères. Leurs habitations sont implantées dans trois régions : Maripa et Saint-Régis sur la Comté, Mont-Xavier à Kourou, Loyola et Mont-Louis à Rémire.

Consacrée à saint Ignace de Loyola, le fondateur de l'ordre des Jésuites, l'habitation de Rémire est construite dès 1668 par le révérend père Jean Grillet, premier découvreur de l'intérieur de la Guyane avec le père Béchamel.

Elle réunit deux terrains : la concession de Pinon de Quincy et la parcelle d'un juif hollandais, Isaac Drago (ou Drague). Ce dernier avait abandonné sa propriété à la suite d'un raid dans la colonie mené par les Anglais en 1667 et à la déportation des derniers juifs pour servir dans les plantations anglaises.

La présence de la communauté juive sur les terres de Rémire remonte à l'occupation hollandaise dès 1656. Les premières sucreries de la colonie ont été fondées par un groupe important de cette communauté. L'émigration des juifs au Surinam a suivi la reprise de Cayenne par les Français, en 1664.

À la fin du XVII^e siècle, la Guyane est un pays sous-peuplé à la production agricole trop fai-

ble pour s'inscrire dans les grands circuits commerciaux. L'habitation Loyola parvient à produire du sucre pour l'exportation, mais les jésuites ne sont pas assez nombreux. Les trois à sept religieux présents à l'habitation sont accablés de tâches liées aux affaires religieuses de la colonie : la desserte des trois paroisses de Cayenne, Rémire et Roura, la catéchèse et l'enseignement. Leur action auprès des populations amérindiennes est ponctuelle. Ce n'est qu'en 1713, soit près de cinquante ans après leur arrivée en Guyane, que les jésuites fondent leur première mission à Kourou.

La prospérité de Loyola coïncide avec la création des missions amérindiennes comme Saint-Paul de l'Oyapock, Ouanary, Kourou ou Sinnamary. La sucrerie des jésuites est la première de la Guyane pendant un quart de siècle. En 1737, la récolte de café et de cacao de l'habitation Loyola représente la moitié de la quantité produite dans toute la colonie. L'inventaire des habitations guyanaises montre aussi que sa grande poterie et sa forge fournissent Cayenne et les petites habitations de la région, procurant aux jésuites d'importants revenus complémentaires. L'habitation abrite une chapelle et un cimetière qui soulignent son rôle spirituel.

En 1762, un arrêt du roi interdit la Compagnie de Jésus en France et dans ses colonies. Déclaré en faillite, l'ordre est condamné au remboursement de ses dettes. Ses possessions sont saisies pour rembourser ses créanciers, dont l'habitation Loyola. Après évaluation des biens jésuites, personne n'est en mesure de payer les 200 000 livres que représente l'habitation Loyola. Ses cinq cents esclaves la plaçaient au-dessus des plus puissantes plantations de Saint-Domingue. 1768 est marqué par le départ du dernier jésuite et le transfert des activités à Beauregard, un nouvel établissement construit à deux kilomètres au sud.

Abandonnée et désaffectée, l'habitation Loyola ne connaît aucun remaniement postérieur. Ses vestiges sont envahis et protégés par la végétation. Malgré des prélèvements de matériaux au XIX^e siècle, le site se présente aujourd'hui comme un témoignage peu altéré de l'histoire de la Guyane.

MAISON DE MAÎTRE

Habitation Loyola

Années 1720-1730

l. 24 m ; l. 10 m

9733009022

Outre les jésuites et des gestionnaires civils, cette grande maison de plus de 240 m² a servi de résidence temporaire et a accueilli deux savants réputés. En 1744, au retour de son expédition dans les Andes pour mesurer le méridien terrestre, le savant Charles-Marie de La Condamine s'y livre à quelques expériences et réalise la carte topographique de l'île de Cayenne. En 1762, Jean-Baptiste Christian Fusée-Aublet y effectue ses premiers travaux destinés à son grand ouvrage de botanique *Histoire des plantes de la Guiane française*, édité en 1775. La situation de ce bâtiment est particulièrement bien choisie : elle offre une vue dégagée sur la mer et bénéficie de son exposition aux vents dominants. Les ateliers et les dépendances, la sucrerie et le moulin à vent, une grande partie des cultures et le quartier des esclaves y sont à portée de vue. Cette maison, dont ne reste qu'une faible élévation, est d'une grande simplicité architecturale et sans ornementation. Ses dimensions confortables, son grand colombier



en bois sur plan carré, attribut aristocratique placé en évidence en avant de la maison, constituent autant de signes ostentatoires du pouvoir des jésuites. La maison est établie sur une terrasse contenue par de gros murs en pierre sèche. De grands escaliers en pierre en permettent l'accès sur la façade principale, la façade arrière et le côté nord. Des arbres ont été plantés devant la terrasse (voir photo ci-dessus). La représentation de la maison de maître par Hébert en 1730 permet d'en connaître l'élévation. La façade principale est ouverte sur une galerie à six poteaux, avec une lisse comme garde-corps, encadrée par deux pièces en retour. La façade

arrière présente symétriquement la même disposition. L'accès se fait par la porte principale, au centre de la façade, et par deux autres portes, au côté des deux pièces en retour. Six fenêtres éclairaient les trois grandes pièces du corps central. Les vestiges de carrelage mis à jour lors de fouilles archéologiques recouvrent une grande variété de formes : grands carreaux en losange, rouge ou blanc, et petits carreaux en damier. Des briques recouvrent le sol de la cage d'escalier. En arrière de la maison de maître, la vaste cour est encadrée par deux corps de bâtiments : la chapelle, à l'est et la cuisine et l'hôpital, à l'ouest.

HÔPITAL

Habitation Loyola

XVIII^e siècle

Pierre, cuirasse ferrallitique

l : 12,40 m ; l : 5,20 m

9733009035

La plus grande partie de l'hôpital, soit environ 64 m², a été dégagée en 1997 lors de fouilles

archéologiques. Il se situe exactement en face de la chapelle et du cimetière. Le bâtiment, en maçonnerie de pierre, ouvrait sur la grande cour, à l'est, par trois portes dont il reste la naissance des embrasures. Le mur occidental est adossé à la rampe de l'aqueduc. L'hôpital n'a pas été entièrement fouillé mais on a retrouvé à l'intérieur quelques fragments de carrelage, provenant du revêtement de sol, épargnés de la

démolition après l'abandon de l'habitation. Des aménagements intérieurs ne subsiste aucune trace. Un simple mur de refend sépare l'hôpital de la cuisine de l'habitation. La présence d'une cuisine et d'un hôpital, dans le même bâtiment, peut paraître insolite, mais on note une disposition semblable sur une autre habitation des jésuites : celle de Maripa. Le mur de refend qui sépare la cuisine de l'hôpital, supporte la cheminée et le four à pain et doit donc dégager une chaleur non négligeable.

Cette disposition contribue à élever sensiblement la température de la salle des malades ; la chaleur est à cette époque considérée comme un agent thérapeutique. Au XVIII^e siècle, la médecine recommande le confinement des malades par crainte des refroidissements délétères. Dans cette société esclavagiste, la présence d'un hôpital dans l'enceinte privée et religieuse d'une habitation est rarissime. Le plus souvent, le domaine des maîtres et celui des esclaves sont strictement séparés.

